

Pondichéry, la sensuelle

Chilpa Dévi

Copyright © INPI Chilpa Dévi
Dépôt légal BNF juin 2020
ISBN : 979.10.227.9770.2

Photos couverture - Chris B.
Tous droits réservés.

Prix public 15€

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

**A toutes les âmes qui m'ont révélée à moi-même
Gratitudes à la vie... Chilpa Dévi**

TABLE DES MATIÈRES

Pondichéry, la sensuelle

1	La danse des frangipaniers	9
2	La muse au jasmin	93
3	Sampangui, la fleur défendue	117
4	Sari blanc ou hibiscus rouge	145
5	Le lotus sacré de la fertilité	175
6	L'orchidée pourpre nommée passion	205
7	Kadambam	233

La danse des frangipaniers

Kavida

Quand elle descendit du taxi, une soudaine vague de chaleur humide l'embrasa, contrastant avec la fraîcheur climatisée de la voiture qui la ramenait de l'aéroport de Chennai. A cette heure de la soirée, Pondichéry s'abandonnait voluptueusement dans les bras de la sorgue. Les bruits de la circulation s'atténuèrent laissant un peu de répit aux oreilles peu habituées au vacarme incessant des klaxons.

Alerté par le bruit du taxi, Aroulraj le propriétaire ventru sortit de chez lui avec un trousseau de clés, pour ouvrir la petite maison jumelée qu'elle avait louée de l'autre côté du grand canal. Celui qui séparait la ville blanche de la ville noire, jadis nommée ainsi par les colons car habitée principalement par les autochtones.

La maisonnette était sombre mais propre, refaite à neuf avec un agencement minimaliste. Du mobilier premier prix et un peu de vaisselle, ce strict minimum lui suffisait amplement. Ce n'était pas le luxe et le confort qu'elle était venue chercher ici, mais quelque chose de plus précieux... ses racines.

Quand le propriétaire fut reparti après avoir donné quelques consignes, elle s'empressa de déballer son unique valise pour extirper une serviette, puis s'engouffra dans l'exigüe salle d'eau avec son gel lavant parfumé. L'eau fraîche qui jaillissait par intermittence de la paume de douche, calma son anxiété tout en délassant son corps, éreinté par un interminable voyage depuis de son île natale caribéenne.

Elle y resta de longues minutes laissant son esprit divaguer dans les méandres de son passé, somme toute banal. Elle tapota ses courbes pour enlever l'excédent d'eau, sans pour autant ôter l'agréable sensation des alizés qui en décollait. Puis enroula délicatement sa chevelure lisse dans l'étoffe nid d'abeille, avant d'enfiler sa robe paréo.

Elle se prépara un thé chaud agrémenté de quelques sablés à la cannelle que sa grand-mère créole avait pris soin de confectionner pour que sa petite-fille n'ait pas le mal du pays ou plutôt pour ne pas l'oublier, pensa-t-elle. Les larmes lui montèrent aux yeux en pensant à sa famille, à sa mère qui l'avait prénommée Kavida, « poème », inspirée par le sourire lyrique de sa nouveau-née mais aussi par ses lointaines origines tamoules.

Elle gravit le petit escalier aux marches étroites, prudemment avec son plateau, qui la conduisit jusqu'à la terrasse ouverte sur le ciel étoilé du golfe du Bengale. Son corps se mit à frissonner en humant le parfum puissant des fleurs de frangipaniers qui émanait de l'arbuste du jardin voisin. Odeur familière, elle en avait un aussi dans son jardin tropical. C'était son premier grand voyage vers l'inconnu loin des siens... presque une quête initiatique, à l'aube de ses 30 ans.

Quand elle entrouvrit les yeux, le soleil qui filtrait à travers le rideau de toile était déjà au zénith. Elle jeta un œil à sa montre, elle avait dormi plus de douze heures d'affilée, un mal de crâne diffus l'intima de rester au lit. Elle alluma son portable pour consulter les dizaines de messages de ses proches inquiets, elle envoya un message groupé à tous en les rassurant qu'elle était bien arrivée et qu'elle les rappellerait plus tard.

Kavida s'extirpa de son lit, se rafraîchit le visage et laissa couler un café serré. Une vieille cafetière à l'ancienne que le propriétaire avait pris soin de lui fournir avec un paquet d'arabica moulu frais. Avant son départ, elle avait vu un reportage sur les plantations de café autour de Mysore. «Aller faire un tour aussi au Karnataka maintenant que je suis en congés à durée indéterminée», pensa-t-elle. Quelques gorgées du breuvage corsé réanimèrent son corps et son esprit.

Une voix aigüe telle une plainte se fit entendre dehors. Par la fenêtre, elle aperçut une vieille dame dans la ruelle, entourant avec son bras gauche un récipient en inox posé sur ses frêles hanches. N'ayant pas réussi à distinguer ce qu'elle vendait, elle la héla « Pâtti ». Avec une démarche bringuebalante, la grand-mère fit demi-tour et se laissa tomber sur les marches de son perron. Sa peau sombre et ses pieds calleux, marques d'une vie laborieuse, son sari défraîchi mais propre en disait long sur sa condition sociale.

Des conversations entendues, lors des réunions de famille entre anciens, lui permirent de baragouiner quelques mots en tamoul. « D'ailleurs, il faut que j'en profite pour prendre des cours ici », songea-t-elle.

- Qu'est ce que t'as à manger dans ton panier ?
- des idlis et du chutney à la noix de coco, tout frais de ce matin, fit-elle avec un sourire édenté rouge par le bétel.

Les petites galettes blanches de riz, cuites à la vapeur, étaient soigneusement empilées sur des feuilles de bananier avec une sauce séparément dans un pot. « Donne-moi quatre idlis. » Elle partit chercher son porte-monnaie, heureusement qu'elle avait pensé à changer des roupies à l'aéroport.

Quand elle lui tendit un billet de cent roupies, la vieille dame s'écria :

- c'est toi ma première cliente, je n'ai pas de monnaie, fillette
- moi non plus, alors garde le reste pour la prochaine fois
- dimanche prochain ce sera du pouttou, un large sourire égaya son visage ridulé
- c'est quoi du pouttou ?
- c'est de la farine de riz cuite à la vapeur puis mélangée à de la coco fraîche râpée et du sucre, tu vas te régaler, fillette
- alors peut être à dimanche, au fait comment tu t'appelles ?
- kammatchi, comme la déesse, fit-elle fièrement en repartant péniblement avec son fardeau.

Kavida sentit un petit pincement au cœur en la voyant s'éloigner. Triste d'être obligée de travailler à cet âge avancé pour subvenir à ses besoins, déambuler pour quelques maigres roupies sous ce soleil accablant. Décidément, les innombrables dieux indiens n'étaient pas aussi généreux avec l'ensemble de leurs protégés. Une histoire de karma paraît-il «nous sommes l'instrument de notre destin» diraient les fatalistes...

La faim se fit sentir, elle avala ses premiers idlis en les enrobant dans le chutney. Elle n'avait pas l'habitude de manger salé au lever. Tout sera «découverte» pendant ce séjour, mais pas seulement pour son palais. Elle était prête à happer avidement chaque bouffée de liberté que la vie lui offrirait...

Après avoir vidé sa valise dans l'unique placard de la chambre, elle sortit pour faire quelques courses.

Gandhi road était bondée à cette heure de la soirée. Des gens partout à pied, en vélo, en rickshaw, en moto, en voiture... Un kaléidoscope d'odeurs, de couleurs, de bruits. C'était la première fois qu'elle se retrouvait sur un continent aussi peuplé, même si elle savait que l'Inde avait largement dépassé le milliard d'habitants. Cette immersion dans la réalité était au-delà de son imaginaire d'îlienne.

La grande avenue regorgeait de boutiques, restaurants, vendeurs ambulants où la foule s'agglutinait en grappe pour faire ses emplettes ou manger sur le pouce. Elle dénicha un mini market où elle fit quelques provisions. On trouve toujours à manger à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit à Pondichéry, il y avait toujours des échoppes ouvertes pour les affamés et les couche-tard.

A l'angle d'une rue, elle s'arrêta pour grignoter des samoussas chauds et un masala tea. Certains esquissèrent un sourire et firent un peu de place pour qu'elle puisse à son tour s'accouder et profiter du ballet incessant des passants. Ses proches lui manquaient, elle se sentait seule au milieu de ce brouhaha d'inconnus.

Et pourtant, c'était de Pondichéry qu'étaient partis ses arrières grands-parents tamouls pour travailler dans les champs de canne à sucre, après l'abolition de l'esclavage dans les Antilles Françaises en 1848. Les bateaux en provenance de Pondichéry avaient débarqué quelques milliers d'engagés qui fuyaient la sécheresse et la famine. Une main d'œuvre bon marché et servile pour les colons afin de remplacer les affranchis.

Ces déracinés avaient amené avec eux non seulement l'hindouisme mais aussi des épices, des graines à planter et